

# POP LAB



NUMÉRO 12'

12' 2012'

FRANCIS MIZIO'

ROBOT

(subst. masc.)

A. – [Dans  
des œuvres  
de fiction sc.]

Machine,  
automate à l'aspect  
humain capable d'agir  
et de parler comme  
un être humain. (...)

Les robots  
ne crient jamais'

(...)

– [P. anal. ou p. métaph.] Personne qui agit de manière automatique, conditionnée.

B. – Domaine techn.

1. Appareil effectuant, grâce à un système de commande automatique à base de micro-processeur, une tâche précise pour laquelle il a été conçu dans le domaine industriel, scientifique ou domestique.

2. Appareil électroménager à fonctions multiples, destiné à réaliser diverses préparations de cuisine.

3. [Fréq. en compos. ou en appos.]  
Avion-robot, voiture-robot,  
robot-manipulateur, robot-mixer.

## Les robots ne crient jamais Une fiction de Francis Mizio

nouvel an chinois. J'ai dit oui, oui. J'ai tourné vers lui la tête et j'ai prononcé distinctement « oui », une troisième fois, en cherchant son regard sous sa capuche.

« Ça va être dangereux. Tu le sais ? »

J'ai ressorti une cigarette de mon étui *smellkiller* sans répondre. Aucun risque ici de se faire choper. Il restait des endroits où fumer en ville, heureusement. Les flics ne s'aventuraient plus dans ce quartier depuis que la *dénature urbaine*, comme disaient désormais les socios de service depuis quelque temps, avait repris le dessus.

Il m'a demandé de vider mes poches. Je n'avais pas grand-chose : quelques euros, mes clopes et mon *précieux* : mon Iphone Android 9. Je lui ai tendu en soupirant.

Il s'en est emparé. M'a dévisagé et soudain l'a lancé avec énergie dans la Seine. Trois mois de salaire ont plongé dans l'eau marronnasse.

« *Désormais tu vas te passer de cette saloperie qui nous géolocalise en permanence. On ne peut pas se permettre d'être repérés. Si ça se trouve, on a même déjà été écoutés. – T'es pas un peu parano ?... Et j'aurais pu le vendre... – Ils auraient pu toujours remonter à toi... T'inquiète, on ne va pas te demander de vivre comme un Amish. Mais il y a un minimum de moyens de contrôle social desquels tu vas devoir te préserver...* »

J'ai acquiescé en écrasant mon mégot. J'aurais dû m'en douter.

Il m'a tendu un spray.

« *Tiens, ôte-moi l'odeur de ta clope. Manquerait plus que dans le métro un de leurs clebs te repère...* »

Ironie permanente, les couloirs du métro que je remontai pour

nous rendre à la réunion étaient envahis par la dernière campagne d'affichage pour *MaiKo Dun Buttler 5*, le robot inspiré de celui de SOHLA qui avait marché sur la Lune il y avait presque trois décennies, mais servait toujours de promotion imparable pour leur commerce de merde.

À chaque fois que je me confrontais à cette image – et encore plus lorsque se mourait en dessous une épave humaine ; les yeux barrés par la dope –, me montait une boule de haine et de chagrin en pensant à ma sœur Ève. Elle s'était flinguée par overdose un soir, il y avait sept ans maintenant, après une dégringolade exemplaire dans une honte telle qu'elle n'avait pas appelé au secours, après avoir tout perdu, boulot, santé... et je ne parvenais toujours pas à m'y faire. Ève, comme *l'Ève future*, de Villiers de l'Isle Adam. Hadaly, le personnage de la femme modèle, servante, intellect parfait... Haha.

Je l'avais vengée en cassant la gueule à ce connard de petit vieux qui l'avait virée, j'avais fait mon temps de taule, avait réussi à me réinsérer et gagner ma vie. Je m'étais même acheté un smartphone, c'est dire si j'étais intégré, un *casual* parfait... mais la nouvelle campagne de pub de la SOHLA ravivait régulièrement toute la souffrance en moi. Sur l'affiche, *Maiko Dun Buttler 5* aidait un vieillard à sortir de son fauteuil. En dessous, cette phrase entre guillemets, supposée être prononcée par le débris souriant : « *Il ne se plaint pas, il ne réclame rien, il me sert – et c'est tout.* »

Nous primes par précaution chacun une rame de métro différente, et c'est seul parmi la foule de passagers séniels, plongé dans mes pensées, maintenant que j'allais définitivement passer à l'action, que je me remémorais

1 -

L'eau sale chargée de saloperies cognait contre la coque de *La Dame de Canton*, la jonque chinoise abandonnée et squattée par les zombies du quai François Mauriac. Derrière, dans un boucan et une poussière d'enfer les bulldozers achevaient de dégager les gravats de la bibliothèque François Mitterrand. *François, François...* Encore un : une affiche de l'élection présidentielle exhibant François Fillon flottait, en état de décomposition près d'un poisson mort et gonflé. Soixante-dix-sept ans et toujours aussi facho depuis son ralliement au *Front français*... Même ses affiches devaient être toxiques, la preuve.

Waddle a insisté :

« *Tu es certain que tu veux en être ? Tu sais à quoi tu t'engages ? Is is OK to be a luddite ?* »

J'ai hoché la tête. J'ai regardé au loin le ministère des Finances, sur l'autre rive. Il avait été décoré, par fayotage, aux couleurs du

ces dernières années. Mes erreurs, mes pertes de temps. Je m'étais trompé de colère – mais il m'avait fallu quatre ans à Fresnes 5 pour le comprendre. Au lieu d'aller péter les cols du fémur à l'autre ordure qui n'avait pas un instant hésité à investir deux ans de salaire de ma sœur pour acheter son *Buttler*, j'aurais dû à l'époque directement me retourner contre les robojaps, contre les vendeurs. Contre le principe même.

Les croulants, qui composaient presque les deux tiers de la population ne comprenaient plus rien depuis longtemps ; si tant est qu'ils aient jamais compris quelque chose. Ils avaient eu une vie entière pour se faire endoctriner par l'idée que les jeunes devaient les torcher tout en se réjouissant de ce nouveau marché de l'emploi, avant de se faire bourrer le mou par les vendeurs de robots que la sacrosainte dépendance pouvait être traitée de façon technologique. Ce n'était pas contre les vieux qu'il m'aurait fallu me retourner. Mais contre les fabricants, les alliances économiques... et en premier lieu, les machines. J'allais enfin m'engager dans ce juste combat.

Un jeune mec, la trentaine, monta dans la rame et illico me repéra. Forcément, j'étais le seul à avoir moins de soixante ans. Je l'examinai. C'était un *no-work native*, sans aucun doute, vu ses fringues et son état famélique. Nous échangeâmes de deux doigts le signe V, qui était aussi le Y solidaire entre moins de soixante ans apparu à Londres dans les années 2015, le fameux *Youth*. Puis il commença l'aussi fameux baratin pour faire la manche comme tant d'autres de ma génération : je n'ai jamais connu l'emploi... etc. N'importe qui aurait pu réciter ce couplet tant on l'entendait. Je lui cédai quelques

piécettes et l'abandonnai à sa galère sur le quai de Saint-Denis Basilique.

Waddle sur le quai passa devant moi sans un mot, sans un signe et je le suivis, piétinant parmi la foule de têtes blanchies. Un autre truc auquel je ne m'étais toujours pas fait : la lenteur. Et cela avait augmenté ne serait-ce que durant la durée de ma détention. Le vieillissement de la population avait ralenti toute la société, les transports, la circulation sur les routes, l'activité économique... Comment pouvait-on être jeune aujourd'hui sans se mettre à les détester ?

En haut du trottoir roulant, je clignai des yeux, ébloui par les rayons du soleil renvoyés par les verres des immeubles résidentiels. Je suivis Waddle en descendant la rue Éric Besson, ex-Marcel Vaillant envahie par les boutiques de luxe et de H-techno, depuis la destruction de la basilique qu'on avait laissé crouler. L'expulsion « d'une certaine catégorie de la population » par les sbires du FF au pouvoir avait ensuite « réhabilité le quartier » en le livrant à la spéculation des agents immobiliers pour les fameux *upper*, ces cadres cocainés à plusieurs milliers d'europatates par mois.

Waddle avait abaissé sa capuche et arpentait le trottoir avec énergie, comme un *trader* en retour de jogging. *Ne pas attirer l'attention*. Il passa à côté d'un robot-balayeur sans même essayer de le retourner comme une vulgaire tortue. La réunion aura lieu « au sein du système », m'avait-il annoncé. « *Les flics ne viendront pas nous y chercher.* »

De fait, ce fut dans la réserve d'une boutique Yoshio Matsumoto d'Actroid-F que j'allais sceller mon engagement chez les luddites

Waddle posa son faux badge *Upper* sur le lecteur d'ouverture de la porte coulissante et nous entrâmes dans le vaste hall d'exposition semblable à une boutique de vente automobile. De chaque côté du tapis rouge, le show room présentait des situations de travail des différents modèles de l'infirmière androïde. Chambre, cuisine, salon... ornés de mobilier des années 2000-2010, toujours autant figée que dévouée dans une musique ringarde jusqu'au ridicule vaguement ciblée sans doute pour une génération précise de clients – ce devait être du Daft-Punk – l'infirmière modèle n'attendait plus que son heureux propriétaire pour lui coller des couches, lui servir son mix médoc prostatiques/Redbull ou lui régler son écran holo.

La gerbe.

Waddle avait tout pour inspirer l'insignifiance dans son survêtement et son sweat à capuche. Allez savoir d'où les rébellions, d'où la sédition, le goût de la désobéissance civile ou éthique pouvaient provenir.

un pseudo collectif, comme, par exemple, l'anti-publicitaire Robert Johnson ou l'Italien Wu Ming, jadis. Et comme Pynchon s'était déclaré être néo-luddite, beaucoup, ressortant Ned Ludd de l'oubli, prétendirent ne pas s'étonner. *Drama 3*, parce que les 548 anagrammes d'Edward Ludlam ne comptaient que trois *Drama*. Parce que cela signifiait en tout cas dans le mouvement, du moins localement, nous n'étions pas plus de 548... *Drama 3b* me serra vigoureusement la main.

« *Bienvenue.* »

Il passa une main dans ses cheveux gominés et s'adressa à Waddle.

« *T'es sûr de lui ?* »

J'examinai Waddle avec une nouvelle attention. Ce grand type, au pseudo complet de *Waddle La Drum*, était un homme au visage banal, mais souriant, du genre à être béat devant l'existence consumériste. Il avait tout pour inspirer l'insignifiance dans son survêtement et son sweat à capuche. Il faisait bien *casual* sain, souriant, intégré. Qui aurait pensé qu'il passait son temps à recruter des membres, épiluchant les faits divers et traquant les candidats au luddisme à la sortie de prison ou dans les tribunaux à la suite d'affaires de casses de machines ? Pour ma part, il m'avait abordé au cimetière quelques jours auparavant, devant la tombe d'Ève. J'ignorais tout de lui, et surtout pourquoi et comment il en était arrivé là. Avait-il un deuil à faire, comme moi de ma sœur ? Allez savoir d'où les rébellions, d'où la sédition, le goût de la désobéissance civile ou éthique pouvaient provenir.

« *Il vient de laisser couler une fortune dans la Seine. Il n'a pas bronché.* »

*Drama3* gloussa puis d'un signe désigna la porte dans son dos.

« *C'est bien* », fit-il en me souriant – et une jubilation profonde sembla émaner de lui. « *Aujourd'hui on trouve moins de gens pour lâcher leur objet transitionnel que leurs gosses... C'est au deuxième sous-sol. Ça va commencer.* »

Waddle consulta l'heure sur son tatouage numérique de poignet. « *Je ne vous fouille pas* », précisa *Drama 3*. « *L'entrée du hall aurait couiné s'il y avait eu un problème...* » Puis il ajouta, sibyllin, faisant allusion à une formule célèbre, oubliée depuis un siècle au moins : « *La technologie a du bon... Nous les pendrons à leurs propres câbles.* »

Une vingtaine de types était assise autour d'une vaste table en U dans une salle de réunion impersonnelle. Un nanoprojecteur fixé sur un mince pied était tourné vers le mur blanc et aveugle du fond de la pièce.

Waddle et moi nous posâmes sur les chaises les plus proches de l'entrée. En face de nous, une grande femme sèche d'une quarantaine d'années, plutôt belle dans le genre ascétique, présidait, debout face à l'assemblée. Ce devait être « *La Lam* » aka *La Lam Dud Drew*, la brigadiste dont m'avait parlé Waddle. Elle dégageait d'emblée l'impression d'être de ces personnalités qui se consomment. Sans doute une passionaria luddite. Les participants, tous des hommes d'entre vingt et quarante ans, nous dévisagèrent, et je fis de même à leur endroit. Il y avait de tout : des *tribals*, des *uppers*, quelques *dinkies goofies*, des *casuals*, un *pink flamingo*, deux *crimps* à l'écart des autres – sans doute à cause de l'odeur qu'ils dégageaient... Toutes les tribus urbaines courantes étaient représentées dans ce pourtant mince échantillon. Tous restaient de marbre. Les visages étaient figés, tendus.

## 2 –

« *Je te présente Drama Dud Well*, souffla Waddle. *Tu peux l'appeler Drama3.* »

Waddle tendit la main vers le commercial de Matsumoto. Le look du parfait commercial *poor*, ces types pressurisés, soumis au chiffre de vente et à la commission sans salaire et toujours impeccables, souriants, dents blanches. Ces types qui laissaient toujours effarés sur le mode de *comment font-ils ? Drama Dud Well*. Je savais que c'était une anagramme d'un des noms supposés d'Edward Ludlam, plus connu sous le nom de général Ned Ludd, le héros collectif et imaginaire des briseurs de métiers à tisser créateurs de chômage et de dégringolade de salaires apparu à Nottingham en 1779. Une insurrection ouvrière de plusieurs années réprimée dans le sang et le bagne.

On avait reparlé d'eux à l'occasion de la révélation de « *L'imposture Pynchon* », pour les 90 ans supposés de l'auteur culte. Une fuite de chez Penguin Press avait révélé dans la plus parfaite indifférence de la masse qu'il n'avait jamais existé. Que c'était

Sans doute affichais-je la même expression, quoique je n'en eusse pas conscience. Je comptais que j'étais le septième *casual* présent avec Waddle.

« *Il était temps. On va commencer* », fit La Lam d'une voix rauque et autoritaire en allumant le nanoproj. Waddle se pencha vers moi :  
« *C'est la meilleure d'entre nous. Vise ses boucles d'oreilles : ce sont des anneaux de vagins de Roxxy, tu sais, les robots sexuels. Plus radicale et féministe, je ne connais pas.* »

Le charisme de La Lam crevait vraiment les yeux. J'avais appris que dans les milieux libertaires ou sympathisants luddites, on s'empoignait depuis des années sur la question des robots sexuels, proposés notamment aux handicapés et aux vieillards en lieu et place d'une forme de, disons, *service particulier à la personne* quant à lui toujours pas entré dans les mœurs, et encore moins après trois décennies de droite au pouvoir. Le robot sexuel était largement accepté par la population et encouragé par les politiques qui l'avaient d'ailleurs fortement taxé dès le début de l'engouement. La prostitution restait un problème, lui, irrésolu depuis la nuit des temps. Les arguments anti prostitution des néo-féministes – apparus après la décennie 2020 du retour aux valeurs et à l'hypocrisie bourgeoises –, quoique non dénués d'intérêt, étaient revenus sur le tapis. Mais un robot sexuel était un robot et cela posait question aux libertaires et luddites qui rétorquaient que l'alternative, ce ne pouvait être le robot ou la pute, mais ni l'un ni l'autre, soit une entière intégration sociale du handicap, une reconnaissance au restant de sexualité ou au besoin de perversion du grand âge, en sus d'un travail à faire

sur les mentalités et les perceptions du corps.

Le film projeté par La Lam passa durant deux heures en revue l'histoire de la robotique japonaise.

Des origines, culturelles et mythiques depuis les automates karakuri-ningyô de l'ère Edo à partir de 1600, la fascination japonaise ne s'était jamais tarie. L'Europe des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles qui avait connu le même et parallèle engouement pour les automates avant de s'en détourner ne se doutait pas que les Japonais les y reconverteraient quatre siècles plus tard.

Fin XX<sup>e</sup>-début XXI<sup>e</sup>, les grands groupes industriels japonais avec l'aide d'un organisme d'Etat, l'AIST, malgré la crise financière consécutive aux catastrophes sismiques et nucléaires de mars 2011, avaient obstinément poursuivi l'étrange vision de ce peuple qui se savait n'être bientôt plus qu'un immense peuple de vieillards passé l'horizon 2025. Autre preuve que l'énergie et la détermination japonaises n'avaient jamais failli dans l'histoire. Le robot était, bien plus que leur Godzilla surgissant des abysses de la terreur post-Hiroshima, un mythe qui remontait au plus lointain de leur culture.

De l'apparition du mimi chien Aibo tôt employé pour tenir compagnie à des personnes âgées aux premiers robots humanoïdes Maido-kun envoyés sur la Lune avant ceux des USA, qui leur avaient fait une définitive publicité planétaire après le bluffant, pour l'époque et au look de power rangers, robot HRP-4... tout nous fut remis en perspective. Le film, surtout, nous assénait avec force détails les dessous de la robotique. J'avais déjà pris connaissance de ces arguments

dans la presse alternative, mais cela ne lassait pas, là encore de fasciner négativement, de communiquer une véritable répulsion misonéiste. Comment une conjonction d'intérêts et d'obsessions avaient pu mener le Japon à bâtir un paradigme aussi dément que celui du robot ? Le considérable vieillissement de leur population aurait dû logiquement inciter les Japonais, pourtant naturellement moins touchés par la maladie d'Alzheimer, à faire appel à l'immigration, qualifiée ou non, comme main-d'œuvre sur le marché de la dépendance. Mais cela aurait été sans compter sur deux faits culturels d'ampleur : le refus de voir augmenter la densité de leur population sur leur territoire saturé, et une xénophobie, un refus du gaijin, qui, lui aussi, remontait à loin. Le renouvellement de la population ne s'étant pas effectué lors des décennies précédentes, et les vieillards rebutant de s'expatrier dans les nations avoisinantes à faible coût de la vie, le marché de masse du robot domestique, permettant d'abaisser le coût de l'unité avait été atteint moins de dix ans après l'apparition des premiers robots nurses, stupéfiants de réalisme. Un marché préparé depuis cinquante ans, il est vrai. Dès lors, il y eut des robots pour tout, et pas seulement pour servir le thé : pour le sexe du troisième, quatrième ou cinquième âge, pour faire vigile ou bodyguard, pour le shopping ou les travaux... Pour faire le flic, aussi. Le robot japonais, ayant gagné tout le territoire du Soleil Levant, n'avait plus dès lors qu'à déferler sur l'Europe et les États-Unis...

Vue analytiquement, l'ahurissante guerre aux humains, programmée qui plus est, par eux-mêmes, sidérait. L'Europe extrême libérale avait tôt passé l'inefficacité des expulsions

«Souvenez-vous : accorder sa confiance au robot, à la machine, mais plus jamais à l'humain, c'est la fin de notre civilisation. Détruire le robot, c'est détricoter le filet dans lequel nous sommes pris.»

par charter pour s'entourer, une fois les esprits enfin prêts, dès 2020, du Sud comme à l'Est, de ces fameux « murs de la honte » depuis trois décennies. Pas d'immigrés chez nous non plus ! Les politiques alliés aux grands groupes industriels, via des myriades d'entrelacs d'intérêts personnels, avaient favorisé l'implantation de l'*houseroboting* sur le Vieux continent. Le flop en 2020 du durable, du bio, du vert, du doux, de l'écolo et tutti quanti qui avaient un peu amusé les masses et les affaires durant quelque temps avait cédé la place à l'opportuniste marché du serviteur en inox, en silicone, en fibre de carbone... Relançant un capitalisme dont on disait depuis deux siècles qu'il était fini. Il était aussi plus simple de demander aux gens de s'équiper, pour qui le pouvait, – les pauvres n'avaient eux qu'à s'entraider –, que de concrétiser toutes les belles promesses de prise en charge collective de la dépendance formulées les décennies précédentes...

Lorsque le nanoproj s'éteignit, je songeai avec amertume que le destin d'Eve avait donc été programmé depuis toujours. Imparable. Après avoir viré la main-d'œuvre étrangère, toujours plus rabaissé le coût du travail, l'enjeu n'avait même pas consisté à transformer les plus jeunes en esclaves salariés soumis aux classes vieillies-nanties, mais à vendre des saloperies en plus : les robots. Des robots... et pourtant un chômage qui avoisinait les 26% de la population... Ici comme au Japon, la jeunesse croupissait sans emploi, sans argent, sans avenir. N'ayant même plus le cruel espoir consolateur de croûter grâce à la domesticité... On était donc bien descendus pis qu'au Moyen-Âge après le dépeçage systématique des systèmes sociaux qui avait été

mené depuis trente ans. Le film de La Lam était efficace : *oui, l'ennemi, est le robot.*

La Lam laissa le silence planer puis reprit la parole :  
« Je vous épargne en outre les dégâts écologiques. Le coût carbone de ces machines... J'imagine que chacun d'entre vous a ici des motivations personnelles assez fortes pour s'engager, et sans doute bien plus fortes que sauver cette foutue planète. Des questions ? »  
Personne n'en eut.

« On va vous attribuer vos pseudos et des PhoneBic Receipt Only One. Puis vous attendrez qu'on vous contacte. Vous détruirez l'appareil et aurez à agir dans les 24 heures. Voilà. »  
Elle effectua une pause, guettant les visages qui s'étaient davantage fermés :

« Vous ressortirez d'ici un par un toutes les dix minutes par derrière et par le hall. On va tirer au sort pour l'ordre ».

Se ravisant, La Lam, debout, se pencha sur la table laquée, s'appuyant sur les poings. Elle passa derechef et froidement en revue l'assistance. Instinctivement, je plongeai le regard dans l'échancrure de sa chemise et y repérai deux jolis seins libres. Mais elle vit mon manège et me foudroya littéralement de ses yeux gris. Je baissai les miens sous la violence de son expression.

« Inutile de dire que si vous êtes parvenus jusqu'ici, déclara-t-elle, c'est parce qu'on a pris nos précautions. Et on ne s'est pas contenté de vous GoogleLeakser... Veillez à ne pas faire le moindre écart... »

Je veux dire, bien sûr, contre nous. Souvenez-vous que le général Ludd n'a jamais fait de cadeaux... et que presque deux cent cinquante ans après il a une vengeance à assouvir envers les traîtres et les responsables

des déportations et des condamnations de notre rébellion. Dans ce pays, on a connu les Canuts, briseurs de métiers à tisser Jacquard. C'était un dérivé luddite. Il est donc temps de remettre ça. L'enjeu est majeur. Souvenez-vous : accorder sa confiance au robot, à la machine, mais plus jamais à l'humain, c'est la fin de notre civilisation. Détruire le robot, c'est détricoter le filet dans lequel nous sommes pris.»

Elle croisa les bras, martiale.  
« Ensuite, une précision : vous vous démerdez seul. Vous n'aurez ni aide, ni formation. Je vous suggère simplement d'aller traîner sur Freenet. Et enfin, un dernier conseil : pas de sang. De l'huile, du câble arraché, des rotules pétées, des mémoires grillées... Mais jamais de sang, c'est la base. »

Je ressortis par le hall, mon BicPhone en poche après avoir attendu mon tour durant une heure. Waddle était encore en bas dans la salle. Sur le trottoir, une vieille peau à bijoux était escortée par un droïde nain Alsok – un de ces « bodyguard de shopping » – tels qu'on en voyait de plus en plus dans les quartiers chics. Elle lorgnait à travers la vitrine de Matsumoto avec un sourire d'envie et de fascination. Elle ne savait pas ce qui se tramait. Elle ne savait pas que je m'appelais désormais *Award Mud Del*, aka *Mud* et que bientôt, peut-être, viendrai-je tout péter chez elle.

### 3 –

« 1- un luddite lors de ses actions, ne peut porter atteinte à un être humain.

2- un luddite doit obéir aux ordres donnés par sa hiérarchie, sauf si de tels ordres sont en contradiction avec la première loi.

3- un luddite doit protéger son existence dans la mesure où cette protection n'est pas en contradiction avec les deux premières lois. »

Les trois lois luddites avaient été, et c'était si on y réfléchissait un paradoxe absolu, directement inspirées de la première version des trois lois de la robotique d'Isaac Asimov. Elles s'étaient en haut de chaque page du *Manuel Edward Ludlam de sabotage et destruction luddite* sur Freenet; remix ciblé et adapté aux robots des célèbres Guerilla Kit de Morjane Baba ou autres ouvrages de sabotage ou de destruction d'Emile Pouget à Derrick Jensen qui pullulaient sur le réseau, traitant avec exhaustivité des méthodes à suivre depuis l'avènement de la société industrielle jusqu'à l'antique lutte contre les organismes

génétiquement modifiés qui alimentait encore la nostalgie de certains anciens entre deux burgers moléculaires.

Je quittai Freenet, lançai le nettoyeur, scannai mon appartement en cas de présence d'une éponge à données WiFi qui aurait été placée dans les environs, puis éteignis ma tablette. Cela faisait bientôt cinq semaines que j'attendais le coup de fil. Cinq semaines de labeur anonyme et routinier à trier les draps merdeux – mon job à la blanchisserie de l'Institut Aloïs de Montreuil, du prénom du découvreur de la maladie d'Alzheimer. Là, où mon doctorat sur le cinéma d'avant la 3D ne servait pas à grand-chose.

Je me sentais prêt pour l'action depuis deux semaines, avec toutefois un réel trac. Quand allai-je être déclenché? J'avais potassé les mille et une façons de griller un cerveau robotique avec une simple télécommande d'holo bricolée, comment faire chuter les plus stables des humanoïdes pour ensuite leur fracasser les articulations ou même faire s'autodétruire les droïdes de nettoyage en leur faisant avaler leurs organes externes. Les interminables débats sur Freenet concernant la condition des handicapés, pourtant relégués plus que jamais dans notre société en proie au darwinisme social, sinon broyés, m'avaient laissé perplexe. Je n'en avais retenu qu'une phrase, choquante, dont j'espérais n'avoir jamais à éprouver la leçon: « *Dans l'action luddite, si vous êtes confronté à un humain défendant son robot à cause de ses conditions de vie, n'engagez jamais le dialogue. Faites au mieux suivant vos ordres, et toujours en conformité avec les trois lois luddites.* »

Le *BicPhone* vibra trois jours à peine après la parution d'un article sur le Net qui m'avait laissé justement penser que le déclenchement des actions allait être accéléré. Le gouvernement Fillon venait de lancer une énième guerre aux mobiles jetables en papier, tentant de les interdire au prétexte policier qu'ils étaient incontrôlables, et angélique, qu'ils étaient pollueurs comme jamais. J'étais heureusement dans la rue, et non pas au travail, lorsque je reçus l'appel. Le message fut laconique: « *Tu as 24 heures pour t'occuper de la marchandise.* » L'homme me précisa ensuite une adresse dans le VIII<sup>e</sup> arrondissement. Je crus reconnaître la voix de Waddle. En tous cas, il y eut une précision supplémentaire, inattendue: « *Elle t'as soigné... T'as dû la relâcher un peu trop, à tous les coups. C'est classique.* » A ces mots, la communication fut coupée. Je déchirai le mobile et le jetai dans un désintégrateur au coin de la rue, tout en me répétant maintes fois l'adresse communiquée afin de correctement la mémoriser. C'était parti. La dernière phrase m'avait troublé. Je pensai à la manière dont La Lam avait accueilli mon air libidineux; seule interaction que j'avais eue avec elle. Sans doute était-ce à cet incident que Waddle faisait allusion. Sur quoi allai-je tomber?

24 heures... Je ne pouvais qu'intervenir le lendemain soir pour éviter de quitter mon travail au risque d'éveiller les soupçons. Je passai la journée à la laverie sous le coup d'une puissante tension, me rattachant à l'image de ma seur. C'était pour elle que j'allais accomplir de nouveau un crime robotique, puni d'au moins deux ans d'incarcération. Mieux: que j'en accomplirai encore et encore. Ce monde de merde – détruire des robots pour avoir

La porte de l'appartement s'ouvrit sur un gnome quasi bionique. C'était un homme laid, affaibli et difforme en court peignoir, soutenu par un exosquelette des pieds à la taille. Un nabot comme tous ceux de cette génération.

le droit, somme toute, de torcher les vieux – ne méritait au fond que la fuite tant cette alternative était pathétique – mais fuir où ? Je m'accrochais au seul espoir que le combat luddite éveillerait les consciences, bouleverserait la donne. Que de nouvelles voies peut-être s'ouvriraient, dont nul n'avait encore idée. Je me sentais comme ces gamins qui brûlaient les voitures, les voitures de leurs parents et voisins, de leurs amis, jadis dans les banlieues d'avant les drones. Soit nuire aux intérêts de mon prochain – après tout, ces robots étaient utiles aux gens ; ils leur avaient coûté de l'argent. Mais ces robots créaient tant de chômage aussi, et toujours plus de misère, toujours plus d'exploitation. Et par la faute de ces robots, ma sœur était morte. Par la faute des robots, un jour moi aussi sans doute crèverai-je. On finira bien par en produire destinés à trier les draps sales à ma place.

La façade de l'immeuble haussmannien était recouverte de ces plaques d'inox comme c'était la mode sécuritaire *arty* depuis quelques années. Je franchis la lourde porte de bois pour me cogner à la vitre blindée du hall. Je posais ma main droite souillée par un drap de l'Institut sur la plaque de détection de l'interphone à chaleur ADN. Le réseau se mit aussitôt à chercher qui j'étais. Probablement, allait-il trouver, au hasard de celui qui avait dormi dans le linge, que j'étais né dans les années 1960, estimant que j'avais 70 ans au moins, que je m'appelais Philippe, Nathalie, Isabelle, Eric... Bref, identifier celui ou celle qui a vagi dans le drap et qui demeure, à côté de sa vie, comme un légume à l'Institut Aloïs. Heureusement, malgré la surabondance de fichiers, cette génération avait refusé qu'on les identifie en tant que

légumes et ma présence n'allait pas sembler anormale. Cela aurait été trop s'avouer qu'on n'avait toujours pas résolu le problème des plaques amyloïdes, ces dysfonctionnements remarqués dans les maladies neurovégétatives, et que peut-être, on n'allait même jamais connaître la solution.

La porte de la loge s'ouvrit sur l'androïde concierge. L'appareil se dirigea vers moi d'un pas toujours aussi étonnamment souple si on envisageait son poids. Il posa sa main sur la porte vitrée afin de faire passer le son : *« Bonsoir M. Patrick Fournier. Que puis-je pour vous ? »* Il portait sur son front de silicone, entre les deux yeux, le tatouage universel *KC* obligatoire, choisi en hommage unanime à Karel Čapek. La simili peau et la diction étaient depuis si longtemps parfaites que le législateur l'avait imposé dès les premiers crimes commis par de telles saletés dont on avait désactivé les fameux circuits les soumettant aux lois d'Asimov ; afin de leur bloquer toute possibilité de nuire aux humains.

*« J'ai rendez-vous chez M. Prenon... »*

*– Un instant je consulte son agenda... »*

C'est à cet instant que tout doit se jouer : passer le cerbère.

*« Je n'ai rien d'enregistré à votre nom... »*

*– Passez-le moi. »*

Le concierge débloqua la porte et par l'entrebaillement me tendit le mobile accroché à son torse. Je le saisis. C'était plus simple les interphones, dans les années 2000 – et je ne parle pas des concierges humains, auparavant... Un truc auquel je ne m'étais jamais fait : lorsque le mobile vous était prêté par un robot, il était *froid* au contact de votre oreille. Une voix cassée au bout.

*« Qui êtes-vous ? »*

*– Hello Alain... C'est Thierry! »*

L'emploi de prénoms aussi antédiluviens me donnait presque envie de pouffer.

*« Thierry ? »*

*– Thierry. Tu sais bien. Thierry, de l'université... Tu m'as dit de passer... pour me montrer ton... ta... enfin... ton acquisition... »*

Je pris un regard gêné. Le robot restait immobile, mais je savais qu'il était en train de me scanner. J'étais serein. Je n'avais aucune masse métallique sur moi. Un long silence. L'autre devait mouliner dur là-haut, avec son cerveau de momie.

*« OK. Montez. Je lui envoie l'autorisation ».*

Voilà. Ce n'était pas plus compliqué que cela. Il n'avait aucune idée de qui je pouvais bien être, mais avait omis toute prudence. J'avais vu un soir sur l'holo un documentaire qui expliquait comment les plus grands casses de banque avaient parfois été effectués non pas au moyen de stratégies complexes, mais de simples combines stupides, dérisoires, résidant sur la confiance. L'erreur est humaine, pas robotique, et c'est tant mieux.

La porte de l'appartement s'ouvrit sur un gnome quasi bionique. C'était un homme laid, affaibli et difforme en court peignoir, soutenu par un exosquelette des pieds à la taille. Un nabot comme tous ceux de cette génération qui ne passait pas le mètre soixante dix. Son regard usé trahissait toutefois la surprise.

*« Je ne vous connais pas... »*

*– Vous allez apprendre à le faire »,* répondis-je, passant prestement la porte. Essaie toujours de me rattraper avec tes jambes en kevlar... Même les androïdes sont plus lestes que toi !

Il referma la porte, désappointé et s'y adossa, apeuré.

*« Vous allez me faire mal... »*

*– Non. »*

*Ne pas leur parler.*

Je scrutai le long couloir de l'appartement : personne. Ça puait la mort, l'ennui, la fin de vie qui s'acharnait. Plancher, boiseries en *vrai* bois. Des tableaux vivant du mouvement pictogénétique... le gnome était friqué. J'aurais dû m'en douter à l'adresse de cet immeuble pourtant mal sécurisé... Mais là, c'était flagrant. « *Je peux appeler la police immédiatement...* », dit-il en me désignant son tatouage numérique au poignet.

*Ne pas leur parler.* Je lui tournai le dos. J'avais cinq minutes devant moi. Cinq. Après il me fallait gicler de l'immeuble. Je cours d'une pièce à l'autre, remontant le couloir. Dans mon dos, j'entendais les rouages de ses jambes qui chuintaient. Salon, cuisine. Rien. Retour sur mes pas. « *Où est le robot ? C'est lui qui m'intéresse...* »

L'homme plissa les yeux. « *Ce n'est pas un robot, c'est...* » – *La chambre ?* », dis-je incrédule. – « *... ma femme...* »

Un éclair de panique, perçant la brume de l'âge l'a trahi. Je fonçai vers le fond opposé du couloir. Un coude. Trois portes. Salle de bain. Toilettes. Une chambre. Je poussai la porte.

Un lit immense. Une pièce couverte de miroirs. Devant une coiffeuse, en nuisette, elle était là : une *HouseWife Geminoid* dernier cri au look vintage, brunnette hyper sexy. Je fus aussitôt frappé par la similitude : j'avais devant moi Paula Prentiss, une des héroïnes de l'antique film culte The Stepford Wives de Bryan Forbes. Ironie des designers, sans doute. La Lam ne m'avait pas loupé. J'aurais dû le deviner. La Geminoid se retourna en me souriant. Son regard resta fixe. Son *KC* était d'un rose délicat, situé en haut du sillon mammaire. J'imaginai l'hideux gnome caressant cet artefact.

« *Qui êtes-vous ? Où est M. Alain ?* », dit-elle. Elle ne cria

pas. Les robots ne crient jamais. Ils sont paramétrés pour ne jamais affoler les humains. Ils n'ont pas peur, non plus. *Ils analysent la situation.*

Je dégainai le couteau de cuisine en céramique accroché à ma ceinture, me jetai sur elle, la saisissant par les cheveux, tirant sa tête en arrière, afin de l'égorger. Je n'éprouvai nulle peur, nulle hésitation. Lorsqu'on a grandi avec ces êtres mécaniques autour de soi, on sait instinctivement faire la part du vivant et de l'inerte, aussi ressemblant soit-il. Je ne devais couper que les microscopiques câbles menant au moteur *mind*. Ignorante de la situation, ou peut-être sexuellement programmée pour être soumise à n'importe quoi d'inavouable, elle ne réagissait plus. Elle était en attente.

Un cri derrière moi. « *Laissez-la... Je vous en supplie...* »

*Ne pas leur parler. Les aider, sauver l'humanité, mais ne pas leur parler.*

L'homme, debout dans l'encadrement de la porte parut plus misérable, plus misérable que jamais dans son court peignoir informe d'où s'échappaient ses deux jambes maigres et violacées de varices encagées par l'exosquelette.

Un instant je me sentis faillir. – « *Je l'aime... Je n'ai qu'elle. Je vous en supplie...* », geignit-il. – « *Fermez-les yeux!* », criai-je. Me forçant à ne pas examiner les formes troublantes de la créature, j'enfonçai mon couteau dans la simili peau, sous le menton et d'un geste brusque tout en tirant sur la chevelure, fouaillait de la lame qui déchira le voile interne de délicats fils en fibre optique, brisa de petites pièces inoxydables, dispersa des nanoprocresseurs. La tête

se rabattit vers l'arrière, dégageant des tiges de nickel et des puces. Une odeur de feu électrique apparut quoiqu'il n'y eut aucune étincelle ni rien de ce genre.

Paula Prentiss se raidit. Paula Prentiss, qui valait bien trois ans de mon salaire d'ouvrier harassé, mourut sans même jamais avoir vécu.

L'homme gisait sur le plancher, évanoui. Je vérifiai qu'il respirait encore, l'enjambai et bondit hors de l'appartement, dévalant les escaliers quatre à quatre. Au rez-de-chaussée, dans le hall, le cerbère est devant la porte vitrée « *Monsieur, je vais vous demander de bien vouloir...* »

Il n'eut pas le temps de continuer. Je le fauchai d'un coup de pied pour le faire chuter. L'impact de ma cheville sur son squelette de métal quoique couvert de simili peau et de vêtement me tira un cri de douleur. Il tomba à la renverse, faisant se cristalliser la porte vitrée sous son poids. Je saisis une de ses mains et appuyai sur le bouton de commande incrusté dans son autre poignet. La porte de verre se débloqua. J'enfonçai mon couteau profondément dans un de ses yeux de silicone et le retirait prestement. Ses bras s'agitèrent de manière désordonnée. Il tentait de me retenir. Je m'écartai, puis sautai par dessus. En quelques enjambées j'avais franchi la porte cochère en bois et me tapai un sprint dans le hall, puis la rue, bousculant hommes, femmes et robots... Le hurlement d'une sirène approchait.

Deux cent mètres plus loin, alors que je m'étais réfugié dans une impasse, crachant mes poumons – saletés de clopes reconstituées –, des papillons lumineux dansaient devant mes yeux. J'avais cru connaître mes dernières minutes. Je n'avais

## Plus de 200 robots ou androïdes avaient été occis ce soir-là dans la plupart des grandes villes de France. Je n'avais donc pas été seul : l'opération avait été concertée. Générale et volontairement traumatisante.

aucune condition physique. Je venais de décapiter la *so sexy* Paula Prentiss, je venais de gâcher les derniers jours d'un vieil homme peu gâté par la nature, sinon l'argent. J'étais couvert de griffures et de sang. Je restai prostré quelques minutes avant de réaliser qu'il me fallait fuir coûte que coûte. Des drones et des RobPols devaient déjà sillonner le quartier.

Un type d'une vingtaine d'années sortit de son immeuble tandis que je reprenais mes esprits. Un petit mec insignifiant, banal, look *casual* en veste et pantalon à pinces. Me surprenant, accroupi et en sueur contre le mur, il me toisa, puis, après un moment qui me parut interminable sortit sa main de sa poche de jeans et m'adressa le *youth*. Je le lui rendis. Alors sans un mot, d'un signe de tête, il me proposa d'entrer chez lui.

Son appartement était quasiment vide. Mon hôte, toujours aussi mutique, ressortit après m'avoir proposé d'un geste de rester dormir sur un canapé défoncé. Avant de m'écrouler, épuisé, je fouillai dans les livres empilés à même le sol : il y avait de ces antiquités en papier qui comptent : du *Rifkin*, du *Zerzan*, du *Riesel*, du *Jaime Semprun*, du *Lasch*, la *TAZ* d'*Hakim Bey*, le manifeste d'«*Unabomber*», *Kaczynski* et du *Kirkpatrick Sale*. *Une bibliothèque en papier ! Et érudite en luddisme !* Un vrai coup de chance que de tomber sur ce type. On ne les voyait pas, mais les luddites devaient être bien plus nombreux chez les jeunes qu'il ne pouvait paraître.

Je m'endormis comme une masse, mais serein. Je venais de réussir ma première mission. J'avais vengé Ève. Ma sœur qui ne couchait certainement pas, en plus des tâches domestiques, elle.

quelques secondes même à une dégringolade spectaculaire des valeurs boursières de l'industrie du *houseroboting*, avant qu'elles ne repartent, il est vrai de plus belle à la hausse.

Ce fut une traînée de poudre sur la planète, déclenchant quantité de contrefeux liberticides. Mais la réflexion avait été lancée malgré la censure sociale : pour ou contre l'action luddite ? On se déchirait. Si d'aventure quelqu'un y trouvait toutefois « matière à réfléchir », il était aussitôt soupçonné « d'en être ». La bêtise ne fut pas absente des débats : il y eut même un éditorialiste britannique pour râler contre cette action des luddites français – que la presse appelait déjà *néocanuts* – au seul prétexte que le luddisme était une invention de son pays...

Tout cette cacophonie m'aurait transporté de joie, de révolte aboutie, s'il n'y avait eu un bug de taille me concernant : des cinq morts humaines comptabilisées ce soir-là – des types qui avaient voulu défendre leur bien, imaginai-je –, on en relevait un par arrêt cardiaque dans le VIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Les images sensationnelles et voyeuristes de son cadavre presque étalé entre les divines jambes de la fausse Paula Prentiss furent même brandies lors de manifestations appelant à des sanctions. Le luddite avait remplacé dans l'inconscient collectif l'image de l'anarchiste poseur de bombes, parfait bouc émissaire. Bégaïement de l'histoire.

Il y eut des flics, des chiens, des RobPols plein les rues. Le climat social devint plus délétère qu'auparavant. Les contrôles furent renforcés dans le moindre quartier. Pour ma part, je filai doux comme un employé modèle, ayant trouvé quelques explications fumeuses pour

.....

### 4 –

La presse et les blogs se déchainèrent deux jours plus tard, tricotant sur tous les registres : paranoïa, jubilation, catastrophisme millénariste, argument politique anti-société industrielle et postcapitalistique, et même sensationnel voyeuriste... Plus de 200 robots ou androïdes avaient été occis ce soir-là dans la plupart des grandes villes de France, et ce n'était pas un hasard, toujours dans les quartiers aisés. Je n'avais donc pas été seul : l'opération avait été concertée. Générale et volontairement traumatisante. Le message luddite, revendiqué et communiqué auprès du cartel *media-gaming supratainment* Nintendo, avait couru dans toutes les rédactions, sur tous les écrans, sur toutes les lèvres... Même les nations peu robotisées s'en émurent. Un trauma absolu. On projetait des images d'androïdes neutralisés sur les écrans géants des rues, entre deux publicités et les passants tétanisés en frémissaient.

Des milliers de vieux se mirent à flipper pour leurs joujoux domestiques. On assista

mes minces griffures au visage. Qui se serait douté que l'obscur trieur de draps était un terroriste ? Je craignais toutefois qu'ils ne m'identifient : un cheveu, une goutte de sueur ou de sang tombés près de Paula Prentiss allaient me trahir certainement tôt ou tard.

Chaque soir, après le travail, je rentrais pétri d'angoisse, m'attendant autant à être arrêté que reconvoqué par l'organisation. Pourtant, trois mois passèrent ainsi. Des types furent arrêtés. Certains balancèrent, des groupes tombèrent. Moi pas. On parla d'une « *insurrection à venir* », mais les observateurs et commentateurs étaient tous bien en deça, pour ce que je savais, de la réalité. Le luddisme était en marche. Tôt ou tard il réapparaîtrait, sur notre modèle, dans une autre nation occidentale – et c'était bien ce que craignaient les gouvernements. C'était une déferlante qui s'annonçait ; j'en étais convaincu, car de fait c'était également une guerre intergénérationnelle que le problème robotique catalysait. La classe au pouvoir, celle des séniles, n'allait pas lâcher le morceau. Le gouvernement FF légiféra à tour de bras. Puis l'industrie robojap fit de nouvelles annonces : les prochains modèles allaient être débridés pour pouvoir se défendre « *avec une fonction de protection des maîtres toujours plus grande* ».

Désemparé par mon innocuité, sans savoir à qui confier mes pensées car j'évitais toute sortie en dehors de mon travail, je me rendis sur la tombe d'Ève, m'y recueillis, lui parlai. Je lui dis comme j'étais heureux de ne plus me tromper d'adversaire, d'avoir salué sa mémoire. Je lui confiai aussi que quoiqu'il se passe, je recommencerai. Pour elle, j'avais souffert quatre ans de

prison. Que je m'attendais d'un instant à l'autre à y retourner. Mais que pouvait m'apporter sinon une existence sans idéal, sans quête d'absolu ? La mémoire de ma sœur m'en offrait un.

L'organisation ne réapparut qu'un mois encore plus tard... sous l'identité, carrément, de La Lam. Elle m'attendait, soutenant le mur face à la sortie de l'Institut Aloïs où je travaillais toujours, ne comprenant pas comment j'avais pu passer à travers les mailles de la police. À mon apparition, elle leva discrètement une main, dessinant le *youth*. Elle me suivit d'emblée sans un mot échangé jusqu'au *Blitz Krieg*, le café à thématique nazie qui se trouvait à deux pas de l'Institut. Je m'étais dit que si nous devions comploter, c'était encore, comme sur le principe de la boutique Matsumoto dans cet abominable endroit, aux antipodes de nos convictions, qu'il fallait le faire.

Dans un coin de cet établissement qui se réclamait *white power lounge lebensraum* nous nous assîmes sur des canapés ornés de têtes de mort. Elle commanda un *Black russian*. Je demandai un *Papa Hemingway*. Nous dûmes enseigner les recettes au serveur, qui, forcément, n'en avait jamais entendu parler. Il nous avait proposé sans ciller un *Endlösung*, cocktail de la semaine.

Les spots faisaient étonnamment ressortir les yeux gris de La Lam qui captaient leur lumière tamisée par les bannières du Reich. De jeunes et de vieux consommateurs, amusés par le concept du lieu, ignorants de l'horreur de l'histoire remontant à un siècle à peine, papotaient gaiement.

J'admirai La Lam. Cette grande brune mince, sinon maigre, dégageait un charme

dévastateur : celui d'une énergie et d'une autorité, d'une *vision* qui manquaient à ce monde mortifère en train de tuer ses enfants, noyés sous la bouillie d'infos, le décervelage de l'*entertainment* du Net3D et la frilosité valétudinaire de la vieillesse. Qui manquaient à mon monde. Je réalisai qu'il m'avait fallu à peine quelques secondes en entrant dans la salle de Matsumoto pour en avoir le béguin. Plus troublant, je réalisai aussi qu'elle ressemblait à ma sœur. Ma sœur soumise ; soumise au système à en crever. Je réalisai que j'étais amoureux, mais je savais aussi que j'allai en prendre plein la gueule.

« *Tu as enfreint la première loi : le sang, lâcha-t-elle abruptement et pour premières paroles. Tu devrais être banni de l'organisation.* »

Je touillai mon cocktail. L'agitateur était orné d'une croix gammée. Cet endroit était hallucinant.

« *T'as une chance incroyable. Tu sais que c'est un des nôtres, War Mad Ed Dull, qui t'a recueilli ? Et tu sais qu'heureusement pour toi nous avons des amis au fichier centralisé des empreintes génétiques ?* »

Ce n'était donc pas de la chance. « *On ne veut pas de robots, mais on sait se servir de la techno. On t'a surveillé. On l'a déclenché pour qu'il te tire de là... Tu as agi comme au siècle dernier, quand la science ne pouvait rien contre nous. Même si tu avais livetwitté ton action sur Net3D, cela aurait été plus discret.* »

J'écrasai la feuille de menthe dans mon verre. Je me répétais la recette comme un idiot : havana club, marasquin, citron vert...

« *En théorie, tu devrais passer devant notre tribunal.* »

On connaît aussi ce cocktail sous le nom de *Papa Doble*.

J'évitai de rétorquer que le

« On ne veut pas de robots, mais on sait servir de la techno. On t'a surveillé. Tu as agi comme au siècle dernier, quand la science ne pouvait rien contre nous. Si tu avais livetwitté ton action sur Net3D, cela aurait été plus discret. »

sang n'avait pas été versé, qu'il était mort de peur... Que nous n'avions eu aucun entraînement. Que pour une organisation clandestine, eux aussi s'avéraient être sacrément laxistes et bricoleurs. Ou alors tout était pensé. Avaient-ils besoin de simplement tester notre folie, celle d'un engagement jusqu'au-boutiste ? Pourquoi tout ce temps ? Sans doute s'étaient-ils donc plutôt intéressés au fait que ces quatre mois, je n'avais pas craqué. Le test n'avait pas été Paula Prentiss. Le test avait été l'après-Paula Prentiss. Perdu dans mes réflexions, j'évitai de la regarder. J'évitai ses yeux gris. J'évitai ses mains, l'échancrure de sa chemise. J'évitai de pleurer comme un ado motivé qui avait simplement potassé FreeNet sans réfléchir plus loin. Trop de tension.

*« Un type est mort. C'est absolument contraire à nos principes. En outre, cela dessert la cause. L'ennemi n'est pas l'humain, aussi con soit-il devenu à cause du spectacle. Car l'ennemi, ce n'est plus le spectacle ni la marchandise comme croyait l'autre, c'est désormais, et de nouveau, la machine, ce comble de la société industrielle. Derrière elle, derrière son existence, il y a tout le pire possible. Par exemple, il y a ça : l'industrialisation de la mort. »*

Sa main balaya le décor nazi de l'établissement. Les icônes. Les bannières. Les photographies d'athlètes de Leni Riefenstahl encadrées dans de l'acier peint en vert-de-gris. [Les images de ce vieux film d'animation Nazi Robot Attack fabriqué il y a trente ans par un type seul...](#)

Le serveur alerté par son geste, vint nous demander si tout allait bien. Je hochai la tête.

Grognement gêné de ma part. A l'autre table, non loin de nous deux, une bande de jeunes éclata de rire. Indécence et obscénité.

La Lam était superbe. Mais La Lam ne serait jamais à moi.

*« Puisque tu t'obstines à te taire, alors continue de m'écouter. »*

Je me sentais comme un gosse fautif. J'avais égorgé une androïde, mais j'étais responsable de la mort d'un vieux, – et je me sentais comme un gosse.

Elle siffla la fin de son verre d'un trait, le reposa bruyamment sur la table, puis se leva. Elle sortit un billet de cent euros et un *BicPhone* de sa poche, qu'elle projeta sur la table.

Debout, en contrejour, j'entendis sa silhouette assombrie me parler :

*« Malgré tes invraisemblables imprudences, tu as réussi un truc difficile, figure-toi : une housewife en nuisette. Peu de mecs y parviennent. Les mecs se font tous avoir avec les artefacts. Vous êtes tous pareils. S'ils ne vont pas au bout de la mission, c'est que la minette en latex a réveillé un truc pas clair en eux. J'ai la conviction que ce n'est pas ton cas. J'ai le sentiment que tu es différent et je veux te donner ta chance... et celle de te faire pardonner tes erreurs qui auraient pu tous nous faire tomber. Car tu t'es bien tenu après. Alors voilà : tu vas lire sans tarder *Tik-Tok* ; un vieux roman d'un type nommé John T. Sladek. Tu le trouveras sur *Freenet*. Tu te souviendras ? *Tik-Tok*. Tu recevras un coup de fil, un jour prochain. Quand le job sera fait, et seulement si tu le fais, alors on se reverra. Cette fois, tu seras longuement formé avant d'y aller.... Cette fois tu auras des moyens importants mis à ta disposition. Et alors, une fois cette affaire réglée, j'aurai d'autres choses, plus personnelles à te dire. »*

Elle a brusquement tourné les talons, en lâchant :

*« J'ai fini. Tu peux parler maintenant. »*

J'ai terminé mon *Papa Hemingway*. À l'autre table, ils riaient toujours. Des jeunes déjà vieux sans doute. *Tik-Tok* ?

J'ai en effet trouvé le roman sur *Freenet*. C'est un roman de science-fiction satirique du siècle dernier. Il raconte l'histoire d'un robot sociopathe, criminel sans état d'âme. Le truc important à en retenir, c'est que le robot veut accéder à la Maison Blanche.

*C'est OK, message reçu. Et puis, La Lam : je veux vite te revoir. C'est juste humain.*

Francis Mizio est un pur rejeton de culture numérique. Échappant aux étiquettes, cet observateur amusé et amusant de nos dérives technos s'immisce dans tous les milieux, de l'administration pénitentiaire à la presse, en passant par la scène, le polar ou la SF. Lui qui sait aussi bien jouer le maquettiste blasé que le journaliste hyper connecté se pique de « littérature durable » et joue le dur à cuire pour un groupe de jazz de Nantes – où il habite. Auteur, chroniqueur, amateur... Francis Mizio, né en 1962, a surtout ce talent d'écrivain qui lui permet de trousseur une fiction robotique incrustée de réel. Puisqu'il nous faudra attendre une autre fin du monde que le 21 décembre 2012, notre trublion luddite a concocté ce conte de Noël fortement déviant. Et s'en explique, avec l'humour noir caractéristique des plus grands désespérés.

## “Le luddisme a de beaux jours devant lui, à planer menaçant”

Peux-tu raconter la genèse des *Robots ne crient jamais*, écrit au départ pour le site Owni, puis « recyclé » pour Poptronics ?

Il y a presque deux ans, Owni travaillait sur un projet de magbook numérique hebdomadaire, du nom de code Pulp. Il devait comprendre de longs reportages très écrits, du travail journalistique multimédia et de la fiction. Les développeurs cherchaient en outre à créer un nouveau standard ebook lisible sur toutes les plateformes possibles. C'est David Servenay, ancien reporter (et formateur) à Rue89 qui m'a commandé cette fiction pour le premier numéro. Il appréciait mes bouquins papier et ma plume – j'avais tenu quelques temps un blog sur Rue89. Cela devait être de la SF : le public visé par Pulp étant des *early adopters* technoides, une population lectrice de SF. Autres contraintes : parler de problèmes contemporains, et contenir le plus possible de liens, vidéos, etc. J'ai choisi le sujet des robots car il me semblait remuer une problématique à venir à moyen terme au Japon. Mais, à sa recapitalisation suivante, Owni n'a pas réuni autant d'argent que prévu. Il y a eu des remous internes, des départs, dont celui de David, et des projets ont été abandonnés, dont celui de Pulp, alors que ce texte avait été accepté et que j'avais signé le contrat. J'en ai récupéré les droits et il est resté inédit jusqu'à avoir l'honneur du *Pop'lab* ! Entre-temps, quelques mois après l'acceptation du texte par Owni a eu lieu le tsunami. Les conséquences pour le Japon ont été effroyables, et le développement des filières robotiques largement subventionnées par l'État a dû être considérablement revu à la baisse. Cela étant, les problématiques japonaises à l'origine de l'argument de cette *novella* perdurent : considérable vieillissement de la population lié à une certaine xénophobie culturelle. Les Japonais préfèrent employer des robots que de la main-d'œuvre à domicile (souvent étrangère), c'est pourquoi ils foncent tant sur la robotique, outre qu'il y a un rapport étroit aux automates chez eux qui remonte à plusieurs siècles. Enfin, les thèmes du luddisme et du néoluddisme sont deux de mes dadas. Mon premier roman écrit il y a presque trente ans (que j'ai détruit, c'était mauvais) traitait de façon science-fictionnelle du retour du luddisme... alors que j'ignorais l'existence du néoluddisme, voire : je ne sais même pas si on l'avait conceptualisé. Il s'appelait, en référence à peine masquée, *Le Retour de Ned Luddam* (Le luddisme venant d'un certain, imaginaire ou non, Ned Ludd).

En quoi la forme fictionnée t'a-t-elle permis de dire autrement l'histoire de la robotique (des premiers robots de la SF jusqu'aux humanoïdes japonais dernier cri et autres Pathfinder) ?

Je ne sais pas si je l'ai dite autrement, je m'en suis surtout servi comme contrainte à obligatoirement placer pour avoir le maximum de références liées au texte. Ce que je dis, sans doute, grâce à la fiction, c'est ma croyance au fait que le luddisme pur et dur (je pète les machines : je ne parle pas du néoluddisme à la Jeremy Rifkin – réseaux et OGM) pourrait parfaitement revenir car il y a tous les ingrédients actuels pour cela si on l'examine dans l'hypothèse de l'arrivée de la robotique personnelle : les emplois de services à domicile, qui sont souvent des recours au chômage, pourraient être accomplis par les robots. Quel affamé ou quel anar révolté n'aurait pas envie de les péter ?

**Le robot, dont la première apparition remonte à 1921 dans une pièce de théâtre du Tchèque Karel Čapek, était un esclave artificiel censé remplacer les ouvriers, qui finissait par se révolter. Dans ta fiction, pas trace de révolte de la gent robotique, ce sont les humains qui se rebellent. As-tu voulu suivre les trois règles de la robotique d'Asimov : 1- un robot ne peut porter atteinte à un être humain, 2- un robot doit obéir aux ordres donnés par les êtres humains, 3- un robot doit protéger son existence ?**

Les trois lois d'Asimov sont si fortes qu'elles sont depuis respectées par les scientifiques dans leurs réflexions. C'est devenu un pilier incontournable : on ne peut plus décentement faire un truc sur les robots sans peu ou prou les évoquer, ou du moins en tenir compte. Je les évoque à propos du problème des androïdes : j'imagine que lorsqu'ils seront parfaits (on n'en est pas loin question aspect de la peau de synthèse) et répandus, il y en aura forcément dont on aura fait sauter les Asimov pour en faire des criminels. C'est pourquoi à un moment je précise qu'on a été obligé de marquer les androïdes au front pour qu'on sache bien à qui on a affaire. Paradoxe : je suis convaincu qu'après avoir obtenu l'exacte similitude de l'être humain, on devra dégrader l'aspect de l'androïde, ou du moins trouver une astuce pour signaler aisément sa nature.

**Le titre est-il une référence directe à la fameuse nouvelle de Philip K. Dick, « Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques » (1966) ?**

Oui, ça pourrait (c'est gentil de dire cela), et en fait non. En bon mégalo, quoique je n'aime pas cette mode actuelle des titres phrases, j'ai simplement voulu créer une « formule » qui pourrait être susceptible de rester après que j'aurais eu des millions de lecteurs (du genre c'est moi le premier qu'ai

dit ça, nananère, même si ça rappelle aussi que *Les oiseaux se cachent pour mourir* ou que *Les écureuils sont tristes le lundi à Central Park*).

**N'est-il pas difficile en 2012 d'écrire une fiction autour des robots, quand les plus grands s'y sont déjà essayé ?**

Si, c'est une remarque très juste. Mais Asimov, Sladek, Lem et Dick, pour ne citer qu'eux, ne sont plus là pour se foutre de moi, alors j'en profite.

**Plus généralement, écrire de la SF aujourd'hui, est-ce encore possible ? N'est-on pas rattrapé en permanence par la réalité ?**

Oui, et c'est bien le drame. Même le cyberpunk a du mal maintenant. J'imagine que c'est pourquoi la SF est redevenue majoritairement très *sense of wonder* plutôt que technologique. Là où c'est encore possible, c'est avec le sociétal et l'écologie (et les implications des manipulations génétiques) comme a fait Nancy Kress (*Les Hommes dénaturés*) ou par exemple le film remarquable *Bienvenue à Gattaca*. Il faudrait aussi que les auteurs soient plus politisés, ce qui n'est pas vraiment le cas. Mais pour la technologie, oui, le champ s'est restreint. De toute façon l'accélération générale du temps fait qu'écrire de la SF relève toujours plus du tour de force. Ariel Kyrou a fait un *ABC Dick* où il démontre par exemple que nous vivons déjà des choses cauchemardées et écrites par Philip K. Dick. Impensable il y a vingt ans...

**Roman noir, burlesque et SF : a priori des domaines littéraires assez éloignés. Comment fais-tu pour passer de l'un à l'autre ?**

Tout cela ce sont des genres, avec des codes, des boîtes à outils, des *topics*. De fait c'est un peu pareil pour moi ; c'est le même fonctionnement. À noter qu'il y a souvent des auteurs de polars qui tapent dans la SF. Cela a toujours existé. En SF, je suis loin d'être un master cela étant.

**Blog, conférences, concert, ateliers d'écriture, chroniques humoristiques et formations multimédia, tu te spécialises dans le touche-à-tout. Est-ce bien normal docteur ?**

Il y a deux raisons à cela. Je ne supporte pas de faire toujours la même chose, je m'ennuie vite et je deviens dingue, il me faut de la diversité. La deuxième chose est que j'ai réussi à être assez bon dans divers domaines pour gagner ma vie avec. C'est aussi une stratégie de survie financière !

**En 2002, tu disais renoncer à tes activités d'écriture. En 2012, ces déclarations sont derrière toi. Que s'est-il passé en dix ans pour te redonner goût aux lettres (numériques, papier, dessinées...)?**

Désolé de te contredire, mais non, je ne suis pas repassé aux lettres.

Lorsque c'est le cas – pas si souvent maintenant –, c'est parce que je réponds à des commandes car j'ai décidé de ne plus écrire si je n'étais pas payé pour. J'ai toujours eu une démarche professionnelle, plutôt qu'avoir la posture de l'auteur qui aurait un message ou un bloc de littérature à communiquer à l'humanité (et je me considère sincèrement comme un auteur de seconde zone; ce que j'assume parfaitement). Dès lors que j'ai refusé au bout d'un moment de jouer le jeu inique du système éditorial, que je veux qu'écrire de la fiction soit reconnu comme une profession ordinaire et traité avec dignité, je n'écris donc plus gratuitement. Et comme on me commande rarement des fictions car on ne m'attend pas et que je ne cherche plus à en placer, je n'écris guère.

**Tu développes (avec humour, toujours) sur ton site web le concept de littérature durable. Est-ce que ça veut dire recyclable, jetable, transformable? Est-ce parce que tu vis à Nantes, capitale régionale très branchée développement durable – on le voit d'ailleurs avec les opposants à l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes?**

C'est pour me moquer de cette mode du durable dont on nous rebat les oreilles ici en effet, qui n'est qu'une vaste plaisanterie en général, et avec le projet d'aéroport plus particulièrement. Ensuite, la littérature n'a jamais été aussi volatile qu'aujourd'hui, et en effet jetable, transformable, recyclable, oubliable très vite à cause du marketing, de la surproduction et des circuits de distribution. C'est enfin pour signaler toutefois qu'un jour on verra apparaître de la littérature équitable, où on nous garantira qu'aucun auteur n'a été spolié. Il y a de cela qui arrive: à Nantes, des artistes ont créé des paniers culture comme dans les Amap avec les paniers de légumes qu'on reçoit par abonnement sans avoir choisi la composition chaque semaine. On en est là. Je préfère en rire.

**En quoi l'Internet a-t-il transformé ta pratique d'auteur?**

Pour savoir qui était Ned Ludd dans les années 1980, j'avais dû prendre ma mobylette pour aller à la bibliothèque, où d'ailleurs je n'avais rien trouvé. En 1995, d'un clic j'ai découvert la galaxie néoluddite sur le Web. Bref, aujourd'hui on fait plus facilement et évidemment de la recherche. Pour moi, cela s'arrête là, je n'ai jamais tenté par les expériences de littératures hypertextuelles par exemple que je trouve très intéressantes et qui devaient être menées, mais qui ne sont pas mon truc en tant qu'auteur, et qui je pense mènent à une impasse.

**Pour revenir à cette vision plutôt sombre d'un avenir proche dans «Les robots ne crient jamais», crois-tu que nous ayons pris la voie de l'homme augmenté?**

**Le néo-luddisme a-t-il de beaux jours devant lui ou sommes-nous déjà passés de l'autre côté (le cyborg)?**

Le luddisme a de beaux jours devant lui, à planer menaçant. On verra par exemple avec la popularisation des drones pour particuliers (j'attends les premiers faits divers signifiants), et contre tout ce qui est technologies de surveillance ou d'enfermement, des caméras aux serveurs de fichiers... Le cyborg, je ne sais pas. Le corps reste une limite forte que peu d'humains osent franchir. Cela étant, l'homme augmenté reste toujours plus du domaine de la SF, ne serait-ce que du point de vue des rémunérations qui n'ont pas progressé depuis vingt ans...

**Est-ce que tu as déjà eu des amis robots, enfant ou même adolescent? Quand as-tu découvert leur existence? Penses-tu vivre à l'avenir avec un robot? Si oui, tu le choisirais plutôt animal ou plutôt androïde?**

Non, je n'en avais pas mais j'en rêvais, d'autant plus en lisant Isaac Asimov... Je les ai découverts comme tout le monde, au fil de leur apparition. Lorsque je vois ce qui se fait maintenant – il y en avait un aux Utopiales de Nantes cette année –, je trouve cela vraiment fascinant. Je veux bien un animal ou un androïde, dès lors qu'il est plus petit que moi afin que je reste le maître et puisse lui coller une roustie! Envoyez-vous donc!

**Es-tu toi aussi «victime» du monde machiniste que tu décries dans «Les robots ne crient jamais»? Plus précisément, dans ton environnement quotidien, combien d'artefacts technos utilises-tu?**

Non, peu. Je suis déjà assez collé à mes ordinateurs (un portable, un de bureau) et à mon Iphone... Et puis, s'il y a des joujous qui me tentent, j'oublie vite car c'est bien trop cher (je ne cesse de parler de thunes, décidément!).

**Quels sont tes projets?**

Je m'amuse beaucoup à faire le zouave sur scène avec un groupe de jazz de grand talent, et très drôle, Lulu La Nantaise. Avec eux, je donne des conférences humoristiques et musicales totalement barrées et plus ça va, plus je suis à l'aise et c'est très exaltant. Mes projets vont plutôt là: développer le côté immédiat du rapport au public. J'ai dix fois plus de réactions en disant mes propres textes qu'avec un bouquin. Sinon, j'ai une pièce de théâtre (un duo), très sombre, très cruelle, sur le monde du travail, qu'un metteur en scène essaie de produire depuis quatre ans. C'est hyper dur de se faire produire dans le théâtre si tu veux une grande salle pendant quinze jours, ce que veut faire le metteur en scène, et si en plus c'est un fond politique énérvé distillé en douce. Elle serait jouée

par Stéphane Boucher et Thomas Chabrol. Ils sont parfaits pour les rôles et très motivés, sinon, il faut l'avouer, bluffants. Ils se sont appropriés le texte. Un des plus importants producteurs s'y est intéressé... au bout de trois ans. Elle va être lue pour les directeurs de salle en mars au La Bruyère, je crois pour être jouée, enfin j'espère, en septembre 2013.

*Recueilli par Annick Rivoire*

**La playlist de Francis Mizio**

**Sites**

Je n'ai pas de site préféré, même pas le mien. Mais vous pouvez découvrir celui de ma compagne écrivain, dont je recommande les livres. Ou le petit dernier que j'ai encadré au quotidien avec les étudiants du M2 InfoCom de Nantes durant le Festival des 3 continents. Ah oui, si Fubiz, parce que Romain Colin, hé bien c'est moi qui lui ai expliqué le Web quand il était tout gosse, et que le temps passe bien vite et qu'à l'époque je ne me serais jamais douté qu'il aurait un tel succès avec ce site, et qu'il le ferait vivre confortablement, ce dont je suis bien heureux. Allez, si, une connerie récente et vite oubliable: Radi-Aid, Africa for Norway, qui me fait bien rire.

**Livres**

Je lis hélas toujours plus utile, ou des essais, et de moins en moins de littérature. Par exemple voici ce que Xavier Drouaud, un pote DA avec qui je fais bosser les étudiants à la fac en data journalisme, m'a offert et qui est passionnant: Data Flow 2. Vous savez ce que disais Wilde? La littérature n'est pas lue et le journalisme est illisible. Maintenant, le journalisme, c'est visible et en crobards. Christian Dufour, un ami qui veut inlassablement me réentraîner en littérature, m'a offert récemment Témoignages de Reznikoff, que je lis doucement. C'est très étonnant. Il y a du Fénéon, du Dos Passos, du poète beat là-dedans, et c'est d'une cruauté froide et clinique. Sinon, un polar qui m'a plus ces dernières années et que je trouve remarquable de talent et d'une créativité rare, c'est La Fille de Carnegie de Stéphane Michaka, qui sera sans aucun doute un de nos plus grands auteurs français. L'essai qui m'a fasciné le plus depuis bien des années est Accélération – Une critique sociale du temps, d'Hartmut Rosa. Lisez-le, c'est un ordre. Et vite, vite, vite. Car l'accident arrive.

**Disques**

- J'écoute beaucoup de jazz, dans tous ses genres, y compris le nu (electro) jazz. Mais j'écoute absolument

de tout: de la musique contemporaine aux Guaranis au pipeau.  
- Je vous recommande toute la discographie de Serge Teysot-Gay, dont son remarquable travail sur Georges Hyvernaud qui gagnerait vraiment à être davantage connu.  
- Façon Puzzle, deuxième album de Lulu La Nantaise (jazzification de BO de films – autoproduit), parce que je fais de la scène et des gags avec eux et j'ai même écrit une novella qui est dans l'album.  
- J'ai redécouvert avec intérêt cette année l'œuvre d'Hector Zazou.

**Films**

Je ne vois jamais de films au cinéma, parfois des DVD.  
- Dernier DVD qui m'a scotché: There will be blood, recommandé par mon pote metteur en scène Dominique Champetier qui me force à regarder des films quand vraiment ils sont incontournables selon lui. Et force est de reconnaître que c'est de la bombe. La scène finale est à faire pleurer de jalousie quand on est auteur. Faut dire que c'est tiré d'Upton Sinclair.  
- Mon coup de cœur précédent, et c'est rien de le dire car il m'a fasciné par sa structure, c'est Babel, de Alejandro Gonzalez Inarritu.  
- Enfin, un excellent docu: Les Nouveaux Chiens de garde. Très inventif en terme d'écriture, en plus de ce qu'il balance, et c'est du lourd.  
- La seule série qui m'a scotché (en général absolument toutes les séries m'emmerdent vite et j'en ai essayé de nombreuses): Games of Thrones.  
- Le clip délirant qu'on s'est amusé à tourner pour la promo de l'album de Lulu La Nantaise. J'y fais le flic vintage. Je recommande la scène de la fusillade dans le hangar vide-grenier.  
- Le clip de «F.U.Y.A.» de C2C, car c'est un produit de Nantes, et d'une salle à 300 mètres de chez moi.

**Expos**

Je traîne parfois dans des expos d'art contemporain, mais c'est toujours anecdotique au mieux, ou sans intérêt le plus souvent.  
Ici, on a Estuaire, des œuvres pérennes installées dans le paysage de l'estuaire de la Loire, comme une expo géante de Land Art. Il y en a au moins deux qui sont bluffantes (je n'ai pas tout vu): le serpent et les triangles de Varini.  
Il y a eu l'expo de Lego® qu'a composée mon pote Damien Labrousse aux Utopiales de novembre 2012 à Nantes avec ses potes AFOL (Adult Fan of Lego®). J'en suis indirectement à l'origine, j'ai animé deux heures de débat avec eux sur le sujet, il y avait des œuvres Lego® stupéfiantes. Un truc d'obsessionnels, ça me va bien.

.....  
**poplab'12**  
**12' 2012'**  
**francis mizio'**  
**les robots ne crient jamais'**  
16 pages  
.....

édité par poptronics,  
sarl au capital de 5000 euros  
RCS 498 329 143 00016

<http://www.poptronics.fr>

directrice de publication' annick rivoire  
rédacteur en chef' matthieu recarte  
direction artistique, design graphique'  
christophe jacquet dit toffe,  
studio général'